

C'était une nuit d'hiver, lugubre. La maison dormait. On n'entendait que les rugissements du vent et de la mer déchaînée. Malgré l'heure tardive, je me mis à mon bureau pour consigner le résumé de l'histoire que je venais de terminer dans un cahier réservé à cet usage. J'étais encore toute remuée par la force et la beauté sauvages des barbares blonds que je venais de quitter et je m'appêtais à regagner mon lit lorsque des cris de fauve me parvinrent de la chambre de ma mère. Mon sang se glaça dans mes veines car bien qu'habituee aux scènes de ménage de mes parents, ces cris-là étaient différents.

- Soûlard ! Cochon ! Tiens ! Tiens ! » vociférait ma mère.

Était-ce mon père cet homme qui gémissait tel un enfant ? J'entendis soudain un bruit mat, comme un sac de patates tombé à terre. En lâche qui se respecte, je me gardais d'aller porter secours, tout juste capable de m'assurer du regard que ma porte était bien verrouillée.

La fureur du vent, mêlée à celle de ma mère, produisait un effet des plus sinistres. N'avais-je pas toujours apprécié l'atmosphère si chère à mes romancières anglaises ? J'étais servie : je me trouvais en plein dans *l'Auberge de la Jamaïque*.

Les gémissements continuèrent jusque tard dans la nuit, suivis de râles auxquels se mêlait parfois un sanglot. Comment parvins-je à dormir cette nuit-là si tant est que je dormis ?

Je compris en apercevant mon père le lendemain. Son visage était entièrement griffé sur le front, les joues, le nez, le menton. Je crus un instant qu'il avait eu affaire à une bête sauvage.

- Elle m'a défiguré cette folle. Je ne la veux plus chez moi. Comment voulez-vous que j'aie travailler avec cette tête, mes filles ? Et moi qui lui apporte tous les matins son café au lit. Des coups de bâton qu'il lui donnerait un Arabe, des coups de bâton je vous le dis. Regardez-moi le remerciement ! » se lamentait mon père en faisant les cent pas dans la cour et nous montrant son visage.

- Soûlard ! *Hallouf* ! Tu n'as pas à me chasser : je m'en vais aujourd'hui même, » lui répondit ma mère de derrière les volets de sa chambre restés fermés.

- File au diable, pourriture humaine, et ne reviens plus ! Tu m'entends ? Ne reviens plus ! » lui répondit-il.

La gorge serrée, je m'en retournais pleurer dans ma chambre. J'avais de la peine pour mon père, j'avais de la peine pour ma mère. Je ne savais plus dans quel camp me situer. Sans plus réfléchir, je pris le drap de mon lit et le serrai de toutes mes forces autour de mon cou pour en finir avec cette vie. Rien ne se passa, sinon que des étoiles dansèrent au-dessus de mes yeux. Je n'avais pas dû serrer assez fort. L'espoir fait vivre comme dit l'autre. Mais quel espoir quand on est né sous une mauvaise étoile ?

- Prépare-toi, Minouche, on part chez tante M'Barka, » me lança ma mère de sa chambre.

Tante M'Barka ! La sœur de ma mère. La seule branche saine de cet arbre tordu sur lequel je m'évertuais à rester accrochée. Tante M'Barka qui habitait aux antipodes, tout là-bas à Méchéria, ce petit village à la frontière du Sahara, d'où tout était parti, où ma misérable existence avait couvé : le grand-père et la vieille bique de Bakhta mais également la famille de ma mère, aussi angélique qu'était démoniaque celle de mon père.

Bien que je ressentisse un pincement au cœur à l'idée d'abandonner ma chambre, j'étais heureuse de quitter notre prison pour un temps car je savais bien, pour l'avoir expérimenté plusieurs fois déjà, que ma mère finissait toujours par réintégrer le bercail. Avait-elle un autre choix ?

Comble de la jalousie, même aux pires moments de leurs disputes, mon père ne l'autorisa jamais à se rendre seule à Méchéria et il me fallait l'accompagner. Il faut dire que le chauffeur de taxi préposé à ces voyages n'était autre que le beau Belkacem, demi-frère de ma mère. Lien de parenté qui ne prouvait absolument rien aux yeux du jaloux, eût-il été son propre frère.

En deux temps trois mouvements, j'entassais au fond d'un vieux sac les deux ou trois guenilles que je portais habituellement. Je m'assurais pour la énième fois que j'avais bien cadenassé mon armoire aux trésors et, en attendant l'arrivée de mon demi-oncle, me torturais de questions : mes sœurs ne viendraient-elles pas fureter dans ma chambre ? Peut-être bien y recevoir leurs copines et, en douce, fumer des cigarettes ?

Tandis que le temps semblait figé, l'ambiance était tendue, si tendue : mon père, enfermé dans sa chambre Louis XVI, environné des meubles grimaçants, ma mère cloîtrée dans la sienne, sûrement devant sa coiffeuse en train de sucer un clou de girofle, moi assise sur ma chaise, un mouchoir noué dans les mains. C'était une superstition que je traînais depuis de longues années, supposée réconcilier mes parents. Hélas, un nœud gros comme une montagne n'y eût pas suffi.

Trois coups brefs de klaxon annoncèrent enfin l'arrivée de Belkacem. La mère Bouchiba montra sa figure de poulpe visqueux, histoire de nous dire qu'elle savait tout. Ses lèvres, quasi inexistantes, affichèrent un sourire mauvais. Elle tenait enfin sa revanche sur la déconfiture du vieux Bouchiba.

Belkacem possédait une voiture Peugeot. A croire que Pierre Péchin s'en était inspiré pour son fameux sketch de La Cigale et la Fourmi. Tout y était : la moumoute autour du volant, le chapelet de bibelots suspendus au rétroviseur intérieur, sans oublier deux ou trois coussins tricotés au crochet sur la plage arrière. Il n'y manquait peut-être bien qu'un bâton d'encens et je me demande encore s'il n'y était pas. Il n'empêche, nous nous y trouvions comme dans une Rolls en comparaison des tacots auxquels nous avait habitué mon père.

La première fois que je vis Belkacem, je pensais que mon père n'avait pas si tort de se méfier de lui. C'était une espèce de Clark Gable algérien, si l'on peut imaginer : moustache fine, sourire en coin, regard éloquent, cheveux noirs brillantins.

Nous prîmes place à l'arrière et la voiture fit une embardée, nous emportant vers de nouveaux horizons. Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil en arrière comme si j'eusse espéré revoir une dernière fois mon père. Mais il était fièrement demeuré barricadé dans son Q.G. « La garde meurt et ne se rend pas ! »